

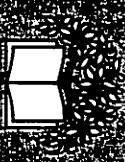
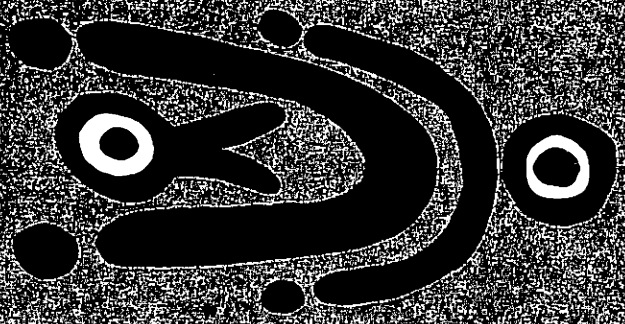
€ 18,00

CARTE SEMIOTICHE

CARTE SEMIOTICHE

IN FIDELITÀ ALLA TRADIZIONE ITALIANA DI SIGILLI, SIMBOLI
E MONETE DI NUOVA STRUTTURA. OTTOBRE 2000

SEMPRE IN FIDELITÀ ALLA TRADIZIONE ITALIANA DI SIGILLI, SIMBOLI
E MONETE DI NUOVA STRUTTURA. OTTOBRE 2000



Protagon Editori Toscani

- 1975a «La razón y los misterios de la fe según Leibniz», in *Revista Latinoamericana de Filosofía*, 1: pp. 193-226.
- 1975b «Quelques fonctions des signes d'après Leibniz et ses contemporains», *Akten des II. Internationalen Leibniz-Kongresses*, Band IV, Franz Steiner Verlag, Wiesbaden, pp. 239-55.
- 1977 «Caractères et pensée dans les *Notes Parisiennes* de Leibniz», *Les Études Philosophiques*, 1977, 4: pp. 387-98.
- 1978 *La Sémiologie de Leibniz*, Aubier-Montaigne, Paris.
- 1980 «Leibniz's early views on definition», in Heinekamp, A. and Pfeil, M. (eds) (1980) *Theoria cum Praxis – Akten des III. Internationalen Leibnizkongresses*, Band II, Franz Steiner Verlag, Wiesbaden: pp. 33-50.
- DAVID, M.
1965 *Le Débat sur les Écritures et l'hieroglyphe aux XVIème et XVIIème siècle et l'application de la notion de déchiffrement aux écritures mortes*, S.E.V.P.E.N., Paris.
- DUTZ, K.D.
1984 «Schlüsselbegriffe einer Zeichentheorie bei G.W. Leibniz: Analysis und Synthesis, Expressio und Representatio», in Dutz, K.D. and Kaczmarek, L. (eds) (1984) *Rekonstruktion und Interpretation*, Gunter Narr, Tübingen: pp. 259-310.
- FORMIGARI, L.
1970 *Linguistica ed empirismo nel Seicento inglese*, Laterza, Bari.
- FOUCAULT, M.
1966 *Les mots et les choses*, Gallimard, Paris.
- JARDINE, L.
1974 *Francis Bacon – Discovery and the Art of Discourse*, Cambridge University Press, Cambridge.
- KNOWLSON, J.
1975 *Universal Language Schemes in England and France 1600-1800*, University of Toronto Press, Toronto and Buffalo.
- ROSSI, P.
1960 *Clavis Universalis, Arti Mnemoniche e Logica Combinatoria da Lullo a Leibniz*, Ricciardi, Milano/Napoli.
- 1968 *Francis Bacon – from Magic to Science*, University of Chicago Press, Chicago.
- SCHULENBURG, S. von der
1973 *Leibniz als Sprachforscher*, Vittorio Klostermann, Frankfurt am M.
- UEBERWEG, F.
1893 *Grundriss der Geschichte der Philosophie der Neuzeit*, 6th ed., Mittler und Sohn, Berlin.
- VERBURG, P.A.
1968 «Ennoesis of language in 17th Century philosophy of language», *Lingua*, 21, 558-72.
- WATKINS, J.W.M.
1973 *Hobbes' System of Ideas*, Hutchinson, London.

La monnaie de Borges: de la dégradation à l'usure.
Rudiments de sémiotique borgésienne.
Ivan Almeida.
Universita di Aarhus, Danemarca

«Insomne, poseído, casi feliz, pensé que nada hay menos material que el dinero, ya que cualquier moneda (una moneda de veinte centavos, digamos) es, en rigor, un repertorio de futuros posibles. El dinero es abstracto, repetí, el dinero es tiempo futuro. Puede ser una tarde en las afueras, puede ser música de Brahms, puede ser mapas, puede ser ajedrez, puede ser café, puede ser las palabras de Epicteto, que enseñan el desprecio del oro; es un Proteo más versátil que el de la isla de Pharos. Es tiempo imprevisible, tiempo de Bergson, no duro tiempo del Islam o del Pórtico. Los deterministas niegan que haya en el mundo un solo hecho posible, id est un hecho que pudo acontecer; una moneda simboliza nuestro libre albedrío.»

(“El Zahir”, Borges 1989-97, I, p. 491)

Cette enthousiaste profession de foi dans l'argent comme inducteur du possible, provient du récit “*El Zahir*”, écrit par Borges en 1947. Dans ce récit apparaît, entretissée avec une trame d'obsession et de folie autour de la notion d’“inoubliable”, une dense théorie sémiotico-théologique de la monnaie. L'argent y est un répertoire de futurs possibles, l'argent est temps, musique et liberté, à condition qu'il reste en deçà de l'échange qui provoque sa perte. Contre l'idée déterministe selon laquelle seul arrive ce qui doit arriver et vice-versa, l'argent non dépensé est, pour Borges, la démonstration du possible pur. Il contient, pour le dire avec des mots autrement célèbres, «l'imminence d'une révélation qui ne se produit pas» (*ibidem* II, p. 13).

Tout comme Ferdinand de Saussure, Borges liera métaphoriquement la parole à la monnaie, mais c'est une toute autre image à la fois de la monnaie et de la parole qui est ici en jeu.

La présence foisonnante de la monnaie comme figure vectrice dans les textes de Borges est un phénomène qui, curieusement, n'a guère passionné les chercheurs. Peut-être par une sorte de pudeur mimétique à l'égard de l'argent, par laquelle le lecteur essaye, malgré lui, d'approcher la personne historique de l'auteur.

Elle est pourtant tellement présente tout au long des *Ceuvres complètes*, que le titre de tout un volume de poèmes lui est dédié: *La moneda de hierro*. Cette redondance est sans doute une nouvelle difficulté pour qui se donne comme tâche de dresser en quelque sorte le contenu de l'entrée “monnaie” d'un virtuel dictionnaire raisonné des con-

cepts chez Borges.

Conscient de la difficulté de ce projet, je me limiterai à montrer, d'un texte à l'autre, comment Borges met à plat les catégories traditionnelles de la représentation dont la monnaie est le prototype classique.

On peut appeler "dégradation", par allusion à l'usage de ce terme dans le champ sémantique militaire et religieux, cette opération par laquelle Borges dépouille la monnaie, de tous - un par un - ses attributs sémiotiques traditionnels. Paradoxalement, ce processus de dégradation de la représentation, culminant dans *l'usure*, réveillera chez Borges une sémiotique infiniment plus forte que celle que pouvait promettre la monnaie comme pouvoir d'échange: «peut-être derrière la monnaie se trouve Dieu» (*"Le Zahir"*).

Dès le début, la dimension numismatique³ de la monnaie apparaîtra comme celle qui partiellement conditionne sa dimension commerciale, en tant qu'argent.

I.

Tout comme la parole, la monnaie est une chose.

Malgré les apparences, l'acte de dégradation comporte une idée d'élargissement, de densité ontologique: un militaire ou un prêtre dégradé, en perdant sa particularité uniforme, récupère toutes les virtualités de l'homme normal. La dégradation de la monnaie commence, ainsi, par le rappel de son être chose. Voici le poème «*A una moneda*»:

*«Fría y tormentosa la noche que zarapé de Montevideo.
Al doblar el Cerro,
tiré desde la cubierta más alta
una moneda que brilló y se anegó en las aguas barrosas,
una cosa de luz que arrebataron el tiempo y la tiniebla.
Tuve la sensación de haber cometido un acto irrevocable,
de agregar a la historia del planeta
dos series incesantes, paralelas, quizá infinitas:
mi destino, hecho de zozobra, de amor y de vanas vicisitudes
y el de aquel disco de metal
que las aguas darían al blando abismo
o a los remotos mares que aún roen
despojos del sajón y del viking.
A cada instante de mi sueño o de mi vigilia
corresponde otro de la ciega moneda.*

*A veces he sentido remordimiento
y otras envidia,
de ti que estás, como nosotros, en el tiempo y su laberinto
y que no lo sabes.»*

(*"El otro, el mismo"*, Borges 1989-97, II, p. 313)³

La monnaie de ce poème est dépourvue de tous les attributs qui lui confèrent une valeur d'échange: il s'agit d'un « disque de métal » d'une « chose de lumière », mais aveugle qui, jetée dans les flots, y ajoute simplement un destin.

Pour Saussure la monnaie, tout comme le langage, peut servir à représenter autre chose dans la mesure où elle n'en est pas une, dans la mesure où elle fait système. Pour Borges, en revanche, la monnaie, tout comme la parole, tire son pouvoir représentatif du simple fait d'être une chose parmi d'autres. En cela il est fidèle à la conception d'Aristote:

«Chaque objet de propriété a deux usages; les deux appartiennent à la chose en tant que telle, mais pas de la même manière: l'un lui est propre, l'autre pas. Par exemple, une sandale sert de chaussure et de moyen d'échange; tous les deux sont des usages de la sandale. Celui qui donne une sandale en échange (...) se sert aussi de la sandale comme sandale, mais pas selon son usage propre et primaire.»

(Aristote 1950, I, p. 1257a)

Si pour Mallarmé la monnaie était ce qui, transmis de main en main, en silence, pouvait remplacer la prose, pour Borges le destin de la monnaie est associé à celui de la parole poétique. Poème et monnaie ne sont pas, pour lui, des unités découpées dans un système, mais avant tout des réalités opaques qui s'ajoutent au monde.

Ce parallélisme les rend, paradoxalement, synonymes. Borges appelle «monnaies» ses courts poèmes. Par ailleurs, parmi les choses pour lesquelles il rend grâce dans *"Otro poema de los dones"* il y a l'expression «*por las místicas monedas de Ángel Silesio*» (Borges 1989-97, II, p. 314), et plus tard commente: «Oui, des monnaies, parce que ce sont des distiques. Toute l'œuvre de Silesius est faite de distiques» (Carrizo 1982, p. 108). Et la seule fois qu'il donne à l'un de ses propres poèmes le titre redondant de "poème" (*"La cifra"*, Borges 1989-97, III, p. 319), il nomme ses deux parties *anverso* et *reverso*. Nous reviendrons sur l'essentielle bi-frontalité de la monnaie.

Dans une page mémorable, *"Una rosa amarilla"*, Borges transposera la dégradation de la monnaie à la parole poétique en évoquant l'ultime révélation du poète conceptiste Giambattista Marino, au soir de sa vie. Une femme a placé dans une coupe une rose jaune. Le vieux

poète, fatigué, ânonne avec quelque dégoût les vers "inévitables" de son propre poème l'"*Elogio della rosa*":

*«Porpora de' giardin, pompa de' prati,
gemma di primavera, occhio d'aprile.»*

Soudain Marino "voit" la rose, telle qu'Adam a pu la voir au Paradis. Mais, en même temps, il découvre que son poème, que tous ses poèmes, que «les superbes volumes qui formaient dans un angle de la salle une pénombre d'or, n'étaient pas, comme sa vanité les avait rêvés, un miroir du monde, mais une chose de plus ajoutée au monde» (*El Hacedor*, Borges 1989-97, II, p. 173).

2.

Une qualité irréductible de la monnaie en tant que chose est la bifrontalité: l'avvers et le revers. Cette caractéristique ne sera pas abordée à la manière de Saussure, ni même à la manière de Lacan, mais de façon plus radicale et élaborée, comme une matrice de paradoxes.

2.1

La première idée est celle d'un avers pur, sans revers.

Dans le conte "*El disco*" (*El libro de Arena*, Borges 1989-97, III, pp. 66-7), un étrange visiteur possède une sorte de monnaie qui n'a qu'une seule face, et celle-ci est, de surcroît, invisible:

«Es el disco de Odín. Tiene un solo lado. En la tierra no hay otra cosa que tenga un solo lado. Mientras esté en mi mano será el rey.»⁴

L'homme qui tue le visiteur pour lui voler le disque, laisse tomber celui-ci et, depuis lors, il ne cesse de le chercher en vain. Pourtant, n'en déplaît à l'étrange personnage du conte, Borges aura, neuf années auparavant (1968), imaginé toutes les choses de l'univers comme l'avvers d'une monnaie qui n'a pas de revers («*moneda de una sola cara, las cosas*»):

*«Como en los sueños
detrás de las altas puertas no hay nada,
ni siquiera el vacío.
Como en los sueños,
detrás del rostro que nos mira no hay nadie.*

Anverso sin reverso,

moneda de una sola cara, las cosas.»

(*"Cambridge"*, Borges 1989-97, II, p. 358)⁵

2.2

La deuxième idée est celle d'une bi-frontalité, pervertie.

L'image de la monnaie que la métaphore saussurienne suscite est celle - fausse - d'un avers qui "représente" - de façon arbitraire, certes - un revers. Cela contredit non seulement la réalité, mais également, l'acception généralisée dans les langues occidentales, où l'expression "le revers de la monnaie" signifie précisément une instance opposée par rapport aux données premières.

Après avoir reconnu la bifrontalité comme l'une des caractéristiques fondamentales de la monnaie, Borges s'attellera à décliner cette caractéristique selon des schémas inédits.

Par exemple dans le poème éponyme du livre *La moneda de hierro*. Il s'y agit d'une ontologie théologique sous la forme de monnaie.

La monnaie de fer ne se présente pas comme un instrument de commerce, mais de divination. On la jette par deux fois pour trouver, sur chacune de ses faces, la réponse à une inévitable question: «pourquoi un homme a besoin qu'une femme l'aime?: »

*«Aquí está la moneda de hierro. Interrogüemos
Las dos contrarias caras que serán la respuesta
De la terca demanda que nadie no se ha hecho:
¿Por qué precisa un hombre que una mujer lo quiera?»*

(*La moneda de hierro*, Borges 1989-97, III, p. 160)⁶

En dépit de la consistance opaque du fer, chaque face de la monnaie jetée par terre est un miroir, le miroir de celui qui la regarde. Mais il arrive avec ces miroirs comme il en était du poème de Marino, au lieu de refléter fidèlement le visage du sujet qui s'y mire, ils posent, en guise de reflet, autre chose.

Ainsi, le premier reflet du visage qui se mire, celui qu'offre l'avvers de la monnaie, correspond à la cosmogonie biblique au moment idyllique de la création:

*«Miremos. En el orbe superior se entretajan
El firmamento cuádruple que sostiene el diluvio
Y las inalterables estrellas planetarias.
Adán, el joven padre, y el joven Paraíso.
La tarde y la mañana. Dios en cada criatura.»⁷*

Le revers de la monnaie retourne à nouveau le reflet du visage qui se mire, mais cette fois, en position de fond de miroir, c'est-à-dire d'ombre, d'aveuglement, de rien:

«Arrojemos de nuevo la moneda de hierro
Que es también un espejo mágico. Su reverso
Es nadie y nada y sombra y ceguera. Eso eres.»⁸

La monnaie de fer est, littéralement, impensable: son avers, opaque, est le reflet de mon visage, sur lequel je suis tout; son revers est aussi le reflet de mon visage, dans lequel je ne suis rien. Et ces deux faces, ensemble, forgent un seul écho de fer.

La pièce de monnaie qui sert d'inspiration à cette paradoxale fiction est probablement l'une de ces anciennes pièces japonaises ou chinoises qui, outre le fait d'être en fer, se caractérisaient par un trou pratiqué au centre.

C'est pourquoi tout à coup on découvre que la monnaie est aussi une bague ("sortija") dont le centre (c'est-à-dire le vide) est Dieu. Dieu, qui a pour attribut l'oubli:

«Dios es el inasible centro de la sortija.
No exalta ni condena. Hace algo más: olvida.»⁹

Borges contribue ainsi à dégrader, dans la monnaie même, la sémiotique bifaciale de la monnaie, ainsi que la théorie du miroir qui se cache derrière la pensée traditionnelle de la représentation.¹⁰

3.

Nous pouvons maintenant faire un pas en avant, en interrogeant la monnaie sur son essentielle valeur d'échange.

Le *Cours* de Ferdinand de Saussure expose un principe de valeur, appelé "principe paradoxal" qui implique un facteur de différence et un autre de similarité:

«Ainsi pour déterminer ce que vaut une pièce de monnaie de cinq francs, il faut savoir: 1) qu'on peut l'échanger contre une quantité déterminée d'une chose différente, par exemple du pain; 2) qu'on peut la comparer avec une valeur similaire du même système, par exemple une pièce d'un franc, ou avec une monnaie d'un autre système (un dollar, etc).»
(Saussure 1973, p. 159)

Bref, pour qu'il y ait monnaie il faut qu'il y ait, avant tout, «système monétaire», qui différencie, classe, compare et substitue.¹¹

Au lieu d'attribuer au langage les valeurs référentielles et différentielles de la monnaie saussurienne, Borges prête à la monnaie les attributs d'évocation propres de la parole poétique.

D'une part, le rapport aux autres monnaies n'apparaît pas comme un découpage à l'intérieur d'un système, mais comme un parcours indéfini à l'intérieur d'une mémoire textuelle. Un franc ne renvoie plus nécessairement au système monétaire français ou suisse, il peut aussi renvoyer aux trente deniers de Judas...:

«Pensé que no hay moneda que no sea símbolo de las monedas que sin fin resplandecen en la historia y la fábula. Pensé en el óbolo de Caronte; en el óbolo que pidió Belisario; en los treinta dineros de Judas; en las dracmas de la cortesana Laís; en la antigua moneda que ofreció uno de los durmientes de Éfeso; en las claras monedas del bechicero de Las mil y una noches, que después eran círculos de papel; en el denario inagotable de Isaac Laquedem; en las sesenta mil piezas de plata, una por cada verso de una epopeya, que Firdusi devolvió a un rey porque no eran de oro; en la onza de oro que hizo clavar Ahab en el mástil; en el florín irreversible de Leopold Bloom; en el luis cuya efigie delató, cerca de Varennes, al fugitivo Luis XVI. Como en un sueño, el pensamiento de que toda moneda permite esas ilustres connotaciones me pareció de vasta, aunque inexplorable, importancia.»

(*"El Zahir"*, Borges 1989-97, I, pp. 590-591)¹²

D'autre part, dans ces mêmes associations la monnaie connaît également une libération de sa fonction référentielle. Dans plusieurs cas, la monnaie sert, non pas à acheter, mais à dévoiler l'identité, l'âge ou les origines de son possesseur: le louis de la nuit de Varennes, la monnaie vieille de trois cents ans dans la légende des *Sept Dormants d'Éphèse*, citée également dans *"La busca d'Averroes"*, le franc suisse et le dollar dans *"El otro"*. Et puis, il y a cette étrange dégradation de la notion de système qui constitue la trame du conte *"Tigres azules"* (*La memoria de Shakespeare*, Borges 1989-97, III, pp. 381-8).

La condition monétaire de la poignée de cailloux bleus qui font l'objet de ce conte ne se révèle qu'à la fin du récit. Avant cela, ce sont ce qu'un professeur de logique occidentale à Lahore trouve, dans une contrée lointaine de l'Inde, comme aboutissement de sa recherche des mythiques "tigres bleus".

L'atroce et cauchemardesque découverte du logicien écossais est que ces minuscules disques bleus résistent à toute possibilité de faire système.

«La grieta estaba llena de piedrecitas, todas iguales, circulares, muy lisas y de pocos centímetros de diámetro. Su regularidad les prestaba algo artificial, como si fueran fichas. (...) Los junté en un solo montón y traté de contarlos uno por uno. La sencilla operación resultó imposible.»¹³

Le narrateur appelle «miracle obscène» cette instabilité quantitative des disques bleus, que les natifs interprètent comme une procréation des pierres. Et il médite:

En outre, tout essai de différenciation est voué à l'échec:

«Ensayé diversos experimentos. Hice una incisión en forma de cruz en uno de los discos. Lo barajé entre los demás y lo perdí al cabo de una o dos conversiones, aunque la cifra de los discos había aumentado. Hice una prueba análoga con un disco al que había cercenado con una lima, un arco de círculo. Este asimismo se perdió. Con un punzón abrí un orificio en el centro de un disco y repetí la prueba. Lo perdí para siempre. Al otro día regresó de su estadía en la nada el disco de la cruz. (...) En sus imprevisibles variaciones quise hallar una ley. Consagré los días y las noches a fijar una estadística de los cambios. (...) Inútil fue la búsqueda de un orden, de un dibujo secreto en las rotaciones. (...) Naturalmente, las cuatro operaciones de sumar, restar, multiplicar o dividir eran imposibles. Las piedras se negaban a la aritmética y al cálculo de probabilidades. Cuarenta discos podían, divididos, dar nueve; los nueve divididos a su vez, podían ser trescientos.»¹⁴

Finalment, à l'aube d'un jour de février, se produit la seconde épreuve, qui d'un même coup révèle la condition monétaire des pierres et dégrade leur valeur d'échange. Dans le patio d'une mosquée, après avoir prié Dieu de le libérer du fardeau de pierres, l'Écossais se fait appeler par un mendiant, subitement apparu, qui lui demande une aumône.

«Busqué, y le respondí:

-No tengo una sola moneda.

-Tienes muchas - fue la contestación.

En mi bolsillo derecho estaban las piedras. Saqué una y la dejé caer en la mano hueca. No se oyó el menor ruido.

-Tienes que darme todas - me dijo -. El que no ha dado todo no ha dado nada.

Comprendí, y le dije:

Quiero que sepas que mi limosna puede ser espantosa. (...)

Dejé caer todas las piedras en la cóncava mano. Cayeron como en el fondo del mar, sin el rumor más leve.

Después me dijo:

-No sé aún cuál es tu limosna, pero la mía es espantosa. Te quedas con los días y las noches, con la cordura, con los hábitos, con el mundo.»¹⁵

De ces passages magnifiques je ne peux m'autoriser à retenir que les avatars de l'idée de monnaie, qui perd ici ses attributs de système: elle est innombrable, indifférenciée et, surtout, sa valeur d'échange coïncide avec la totalité du monde.

4.

Michel Foucault a osé une hypothèse qui aurait sans doute fait frémir l'imagination créatrice de Borges:

«À supposer qu'il n'y eût qu'un bien au monde, tout l'or de la terre serait là pour le représenter; et inversement si les hommes ne disposaient à eux tous que d'une pièce de monnaie, toutes les richesses qui naissent de la nature ou sortent de leurs mains devraient s'en partager les subdivisions.»

(Foucault 1966, p. 197)

Fidèle à Schopenhauer, Borges aurait reformulé cette hypothèse de la façon suivante: «À supposer qu'il n'y ait eût qu'un bien au monde, il coïnciderait avec sa propre monnaie.»

On devine que derrière la systématique dégradation de l'idée de représentation, il y a chez Borges un geste de fidélité littéraire à son philosophe préféré, Schopenhauer. Par "fidélité littéraire" on peut entendre une prolongation des théories d'un philosophe au-delà du conceptuel, une exploration des possibles extrapolations littéraires du concept. Ainsi, si l'on admet avec Schopenhauer que le monde "est" représentation, alors l'idée même de représentation se trouve piégée, car dépourvue de l'élément clef du concept: le représenté non représentant (l'équivalent sémiotique du *moteur immobile* d'Aristote). Si tout est représentation, rien n'est représentation, et vice-versa. Dans le cas de la monnaie, représentant prototypique, en perdant un à un ses attributs de représentation, elle devient, paradoxalement, capable de représenter toute chose et toutes les choses. C'est, en quelque sorte, la "thèse" d'un autre récit de Borges, "El congreso" (*El libro de arena*, Borges 1989-97, III, pp. 20-32).

Rappelons le noyau de l'histoire. Un homme qui n'a pas réussi à se faire élire député au congrès de son pays, l'Uruguay, conçoit une idée de revanche: fonder le Congrès du Monde. Avec un groupe d'adeptes, il se propose d'arriver en quatre ans à la constitution de cette chambre de représentation universelle. Les réunions se succèdent, les projets aussi. Le nombre d'éléments qui peuvent représenter l'infini du monde commence à se ramifier de façon alarmante, ainsi que, inversement, le nombre d'attributions représentatives de chaque membre du groupe. Des hommes on passe aux livres et des livres aux langages. On cherche la langue universelle, la bibliothèque capable de représenter toutes les écritures. On finit par dire que rien de ce qui a été écrit n'est dépourvu de valeur, et par collectionner des programmes de théâtre, des factures, des centaines d'éditions d'un même ouvrage... Dans l'autre sens, on se demande, par exemple, si une secrétaire norvégienne représentera toutes les secrétaires, ou toutes les Norvégiennes, ou simplement toutes les jolies femmes. Quatre ans, jour pour jour, après la conception du projet, le vieux visionnaire décide de brûler tous les livres et documents, vend ses propriétés et, d'une certaine façon, arrête l'entreprise. Cet échec apparent est, pourtant, vécu par les protagonistes comme un triomphe. Le Congrès du Monde, constatent-ils, existe bel et bien. Seulement, il est composé de chaque individu, de chaque parcelle de réalité, de chaque événement. Il n'y a pas de représentation du monde qui n'ait besoin de chaque atome de ce monde, mais en même temps, chaque atome est une forme particulière de représenter la totalité de l'univers.

5.

La monnaie "différente".

J'emploie ici l'adjectif "différent" comme le participe du verbe "différer". Jacques Derrida a remarqué que, selon sa racine grecque, ce verbe évoque, à la fois l'espacement qui fonde le non-identique ("différent", *a* n'est pas *b*), le conflit d'une polémique ("différend", *a* s'oppose à *b*) et la temporisation ("différemment", *a* n'est pas encore - ou n'est plus - *b*).¹⁶

Les formes de représentation d'une monnaie adoptent, pour Borges, cette opération de tension active.

La monnaie, comme la parole, diffère son bien à la façon d'un gage, d'une caution. La monnaie peut être, tant qu'elle n'est pas échangée, de la musique de Brahms, du café, et même «les paroles d'Epictète, qui enseignent le mépris de l'or.» Pour poétique qu'elle soit, cette

conception de l'argent est moins éloignée des modernes théories économiques que la classique métaphore saussurienne du signe-monnaie. Ainsi, l'économiste Bernard Schmitt, dans son article "Monnaie" de *l'Encyclopædia Universalis*: «Par-delà les apparences, les agents qui se constituent des réserves monétaires de valeur déposent donc dans leur patrimoine des produits futurs et non un "bien monétaire", qui serait doté en permanence de quelque mystérieuse valeur propre» (Schmitt 1998, XV, p. 698a).

Ce fut probablement Aristote le premier qui incorpora à une théorie économique la notion de retardement, de "gage", "έγγυήτης", contenue dans la monnaie et qui projette son pouvoir représentatif vers le futur (Aristote 1990, V, p. 14).

De cette condition de "gage" découle la nature fictionnelle de la monnaie, son rapport non seulement au futur mais également au passée, à la promesse, à l'inachèvement.

«Dire que la monnaie est un gage - écrit Michel Foucault -, c'est dire qu'elle n'est rien de plus qu'un jeton reçu de consentement commun - pure fiction par conséquent [...]. La monnaie est une solide mémoire, une représentation qui se dédouble, un échange différé [...]. Le commerce qui se sert de la monnaie est un perfectionnement dans la mesure même où il est "un commerce imparfait", un acte auquel manque, pendant un temps, celui qui le compense.»

(Foucault 1966, p. 194)

Voilà pourquoi l'autre métaphorisation borgesienne de la monnaie est celle qui se tisse avec la mémoire et la fiction: la mémoire «frappe sa monnaie» ("*Son los ríos*", Borges 1989-97, III, p. 463) et l'oubli est «l'autre face secrète de la monnaie» ("*Un lector*", *ibidem*, II, p. 394). Par ailleurs, l'un des verbes plus chers au vocabulaire de Borges est l'inusuel "amonedar", qui a la vieille signification de "monnayer" dans le sens de "convertir le métal en monnaie". Pour Borges, c'est le verbe qui correspond à l'activité démiurgique de la fiction par le langage. Ainsi, «*Lucano que amoneda el verso y aquel otro la sentencia*» (*Los conjurados*, *ibid.*, III, p. 491); «*amonedaba laboriosos nombres*» (*El otro, el mismo*, *ibid.*, II, p. 261); «*las proezas más claras pierden su lustre si no se las amoneda en palabras*» ("*El espejo y la máscara*", *ibid.*, III, p. 45); «*todo hombre memorable corre el albur de ser amonedado en anécdotas*» (*Atlas*, *ibid.*, III, p. 444); «*Nierzsche {...} ha amonedado esa opinión*» (*Nueve ensayos dantescos*, *ibid.*, III, p. 346); «*mucho más arduo {...} que amonedar el viento sin cara*» ("*Las ruinas circulares*", *ibid.*, I, p. 453).

De la dégradation à l'usure.

Je voudrais aborder, enfin, d'autres aspects du récit évoqué en *incipit*, "El Zahir". Il est impossible d'éluder le traitement de ce texte lorsqu'on rapproche Borges d'une sémiotique de la monnaie, ne serait-ce qu'à cause de sa phrase finale: «*tal vez detrás de la moneda esté Dios*» [peut-être derrière la monnaie il y a Dieu].

Dans "Tigres azules", le professeur de logique pratiquait des incisions et des trous dans les disques dans le souci illusoire de les différencier. Ici, c'est une pièce de monnaie (un *Zahir*) déjà rayée, une pièce de monnaie qui fixe tellement l'attention de son acquéreur, qu'elle en devient monstrueusement "inoubliable".

«À Buenos Aires - invente Borges, le personnage narrateur - le Zahir est une monnaie courante, de vingt centimes.» À cette affirmation, qui paraît rétablir l'attribut de systémativité de la monnaie-signe, suit une autre, plus proche de la logique de Tlön, qui accélère la dissémination de l'identité.

«En Guzerat, a fines del siglo XVIII, un tigre fue Zahir; en Java, un ciego de la mezquita de Surakarta, a quien lapidaron los fieles; en Persia, un astrolabio que Nadir Shab hizo arrojar al fondo del mar; en las prisiones de Mabdí, hacia 1892, una pequeña brújula que Rudolf Carl von Slatin tocó, envuelta en un jirón de turbante; en la aljama de Córdoba, según Zotenberg, una veta en el mármol de uno de los mil doscientos pilares; en la judería de Tetuán, el fondo de un pozo.»¹⁷

Peu après cet exorde déconcertant, le narrateur arrête son récit pour définir son propre vécu comme un "oxymore": après avoir veillé sur la dépouille d'une femme aimée, il est allé prendre un verre dans un bistrot. Cette double action incongrue, qui pourrait se résumer par la formule "grossière dévotion", est assimilable à cette figure qui consiste à appliquer "à un mot une épithète qui semble le contredire", comme la "lumière obscure" des gnostiques ou le "soleil noir" des alchimistes. C'est en payant son alcool, lors de la scène oxymorique du bistrot, qu'il recevra, comme monnaie de retour, le Zahir. En quelque sorte, c'est l'oxymore qui donne naissance au Zahir, et celui-ci en héritera les attributs. C'est pourquoi, à la fin de son parcours de folie, le possesseur du Zahir pourra en avoir une vision simultanée des deux faces:

«Antes yo me figuraba el anverso y después el reverso; ahora, veo simultáneamente los dos. Ello no ocurre como si fuera de cristal el Zahir, pues una cara no se superpone a la otra; más bien ocurre como si la visión fuera esférica y el Zahir campeara en el centro. (595)»¹⁸

Son aversion pour l'idée de la représentation cristalline, de la correspondance entre les deux faces de la monnaie, fait que Borges ait recours à la figure de l'oxymore, pour ne pas lâcher pour le moins du monde son attachement à l'opacité de la figure.¹⁹

L'histoire n'a pas besoin d'être racontée plus en détail car, comme il en est du Zahir lui-même, elle est difficilement oubliable...

Le problème qui se pose pour celui qui ne peut pas oublier la monnaie est que celle-ci finit par lui cacher la vision du monde. En effet, si on ne pouvait pas passer par transparence d'une face à l'autre de la monnaie, il est encore moins possible de percevoir le monde "à travers" la monnaie. Comme le poème de Marino, la monnaie est, non pas une fenêtre ouverte sur le monde, mais un objet, un obstacle qui demande à être franchi.

Les islamologues réfèrent le mot *zahir*, comme le suggère également Borges, à la notion de "notoire, visible" par opposition à *bâtin*, qui signifie caché ou profond. D'où la secte des Zahirites, qui professent l'interprétation littérale du Coran par opposition aux Batinistes, qui professent l'interprétation ésotérique d'un message caché derrière la lettre. *Zahir* et *Bâtin* sont deux concepts de l'exégèse musulmane aussi inséparables que les deux faces d'une monnaie. «Le *zahir* - écrit Henry Corbin - est au *bâtin* comme la religion littérale (*shari'at*) est à la religion spirituelle (*haqiqat*)» (Corbin 1964, p. 47). Averroès a souvent été associé à tort (notamment par Renan) à l'école des zahirites.²⁰ Quoi qu'il en soit, par le triple choix de la figure de l'oxymore, de celle de la monnaie, et du nom Zahir, il est clair qu'une fois de plus Borges est en train d'associer la numismatique à l'herméneutique, privilégiant le parti de la littéralité.

Ce parti pris pour l'en-deçà devient, vers la fin du texte, un véritable credo, gnoséologique, ontologique et théologique, matricé par la figure essentiellement opaque de la monnaie.

Le Borges personnage du récit tombe dans cette obsession pathologique du Zahir, de la surface opaque, de la lettre. Cette obsession peut s'interpréter, selon une citation référée à Meadows Taylor, soit comme folie soit comme sainteté (593).

En tant que folie, la vision obsédante du Zahir conduira Borges personnage à l'oubli de soi même et du monde. Est-ce terrible? Nullement pour celui qui oublie, par hypothèse. Le narrateur donne les raisons de sa consolation:

«*Ya no percibiré el universo, percibiré el Zahir. Según la doctrina idealista, los verbos vivir y soñar son rigurosamente sinónimos; de miles de apariencias pasaré a una; de un sueño muy completo a un sueño muy simple. Otros soñarán que estoy loco y yo con el Zahir. Cuando todos los hombres de la tierra piensen, día y noche, en el Zahir, ¿cuál será un sueño y cuál una realidad, la tierra o el Zahir?*»²¹

En tant que sainteté, le défi auquel se voit confronté le zahiritre est celui de la connaissance de Dieu sans passer par le stade d'interprétation spirituelle que donne le *báhin*, la face caché de la monnaie. Comment passer de la lettre à Dieu? Comment faire pour que la monnaie devienne «ombre de la Rose» et «déchirement du Voile»? Borges se livre ici, une fois de plus, à la sémiotique de la nostalgie, cette fois sur fond de pensée souffe.

D'après la tradition souffe, la connaissance de Dieu est basée sur ses 100 noms, dont 99 sont connus. Le centième, restant secret, ne serait accessible que par l'extase. À la différence de Raymond Lull, qui dans son livre *Les cent noms de Dieu* s'empresse à remplir la case vide, Borges trouve une originale voie d'accès à Dieu, en prêtant à la monotele litanie l'un des attributs essentiels d'une monnaie: l'usure. C'est par usure, et non pas par transparence que la parole déchire le voile, et cela, assez indépendamment du nom qu'elle prononce.

«*Para perderse en Dios, los sufijos reptien su propio nombre o las novenas y nueve nombres divinos hasta que éstos ya nada quieren decir.*»²²

C'est peut-être après avoir lu Borges, ou bien par confluence de génie, que Lacan, en comparant la parole vide à la monnaie évoquée par Mallarmé, dévoile l'original en lui prêtant une allusion essentielle à l'usure faciale que la monnaie de Mallarmé n'avait pas. Dans l'original de Mallarmé ("Crise de verse") il est suggéré que tous les discours humains, à l'exception de la littérature, participent de ce que le poète appelle «l'universel reportage», un discours élémentaire qui devrait pouvoir être remplacé par le geste silencieux de transmettre une pièce de monnaie:

«Narrer, enseigner, même décrire, cela va et encore qu'à chacun suffirait peut-être pour échanger la pensée humaine, de prendre ou de mettre dans la main d'autrui en silence une pièce de monnaie, l'emploi élémentaire du discours dessert l'universel reportage dont, la littérature exceptée, participe tout entre les genres d'écrits contemporains.»

(Mallarmé 1961, p. 368)

Et voici comment Lacan lui prête l'usure faciale:

«Quelque vide en effet qu'apparaisse ce discours, il n'en est ainsi qu'à le prendre à sa valeur faciale: celle qui justifie la phrase de Mallarmé quand il compare l'usage commun du langage à l'échange d'une monnaie dont l'avers comme l'avers ne montrent plus que des figures effacées et que l'on se passe de main en main "en silence".»

(Lacan 1966, p. 251)

Tant pour Lacan que pour Borges, l'usure de la monnaie (qu'ils inventent plus qu'ils ne trouvent dans leurs références) s'identifie à la «parole vide.» Ce qui les oppose, en revanche, c'est la valeur que chacun accorde à ce vide.

On sait ce qu'il en est de Lacan. Pour Borges, l'usure qui vide lentement la monnaie de ses traits significants, finira par fatiguer le métal jusqu'à la découverte de ce qui se trouve derrière. Souvenons-nous que ce qui frappe "Borges" dès le début dans le Zahir, c'est une rayure qui a commencé déjà a effacer certaines lettres.

«*Quizá yo acabe por gastar el Zahir a fuerza de pensarlo y de repensarlo; quizá detrás de la moneda esté Dios.*»²³

En langue espagnole, le verbe "user" se dit "gastar". C'est celui que Borges emploie ici («*Quizá yo acabe por gastar el Zahir*»). "Gastar" est un verbe ambigu qui signifie, selon le contexte, soit "dépenser", soit "user" dans le sens de détériorer. Il permet à Borges de finir par une magnifique syllepse, qui réunit pour une fois, dans la figure "monnaie" l'isotopie numismatique à la commerciale.

La meilleure façon de dépenser le Zahir, c'est d'obtenir sa valeur divine non pas par échange de dépenser le Zahir, c'est d'obtenir sa valeur divine non pas par échange de longue patience, Borges n'hésite pas: «*Yo ambelo recorrer esa senda.*»²⁴

Devant cette entreprise de longue patience, Borges n'hésite pas: «*Yo ambelo recorrer esa senda.*»²⁴

Notes.

1. «Insomniaque, possédé, presque heureux, je pensai qu'il n'y a rien de moins matériel que l'argent, puisque n'importe quelle monnaie (disons, une monnaie de vingt centimes) est, rigoureusement, un répertoire de futurs possibles. L'argent est abstrait, répétais-je, l'argent est du temps futur. Il peut être un après-midi dans les faubourgs, il peut être de la musique de Brahms, il peut être des cartes géographiques, il peut être un jeu d'échecs, il peut être du café, il peut être les paroles d'Épictète, qui enseignent le mépris de l'or; c'est un Protée plus versatile que celui de l'Île de Pharos. C'est du temps imprévisible, le temps de Bergson, non pas le temps dur de l'Islam ou du Portique. Les déterministes nient qu'il y ait dans le monde un seul fait possible, id est, un fait qui ait pu se produire; une pièce de monnaie symbolise notre libre arbitre.»
2. J'emploie ce terme ici dans son acception courante, qui considère la monnaie comme médaille, malgré l'étymologie ("*nomos*") qui évoquerait plutôt son aspect de règle d'échange, donc, commercial.
3. «Froide et orageuse, la nuit où l'on appareilla de Montevideo. / Au moment de dépasser le Cerro, / du haut du pont du bateau je jetai / une monnaie qui brilla et se noya dans les eaux boueuses, / une chose de lumière que le temps et les ténèbres ravirent. / J'eus l'impression d'avoir commis un acte irrévocable, / d'ajouter à l'histoire de la planète / deux séries incessantes, parallèles et peut-être infinies: / mon destin, fait de soubresauts, d'amour et de vaines vicissitudes, / et celui de ce disque de métal / que les eaux allaient livrer au mol abîme / ou aux mers reculées qui rongent encor / les dépouilles du Saxon ou du Viking. / À chaque instant de mon sommeil ou de ma veille / correspond un autre instant de l'aveugle monnaie. / Quelquefois j'ai senti du remords, / d'autres fois de l'envie, / pour toi qui es, comme nous, dans le temps et dans son labyrinthe / et qui ne le sais pas.»
4. «C'est le disque d'Odin. Il n'a qu'un seul côté. Il n'y a pas sur terre autre chose qui n'ait qu'un seul côté. Tant qu'il sera dans ma main, je serai le roi.»
5. «Comme dans les rêves, / derrière les hautes portes il n'y a rien, / pas même le vide. / Comme dans les rêves, / derrière le visage qui nous regarde il n'y a personne. / Avers sans revers, / monnaie d'une seule face, les choses.»
6. «Voici donc la monnaie de fer. Interrogeons / L'avers et le revers. Les deux faces seront / La vraie réponse à cette question obstinée / Que personne ne manque de se poser: pourquoi / Un homme a-t-il besoin d'être aimé d'une femme?»
7. «Regardons. Dans le plus haut des cercles s'entre-tissent / Le firmament quadruple étoyant le déluge / Et les immuables étoiles planétaires, / Adam, le jeune père, et le jeune Paradis, / Le soir, le matin. Dieu dans chaque créature.»
8. «Jetons en l'air encore la monnaie de fer / Qui est aussi miroir magique. Son revers: / Personne, néant, ombre et cécité. Cela, c'est toi.»
9. «Dieu est le centre insaisissable de la bague. / Il n'exalte pas, ne condamne pas, il fait davantage: il oublie.»
10. Cette tenace dégradation des traits caractéristiques pourrait donner lieu à une autre question épistémologique, celle des traits qui sont nécessaires et suffisants pour continuer à nommer quelque chose une "monnaie". On se rappellera, à ce sujet, le texte savoureux de Georges Perec sur les diamants de François de Dinteville: «François de Dinteville (1814-1867): sorti premier à dix-sept ans de l'École Polytechnique, il négligea la brillante carrière d'ingénieur et d'industriel qui s'offrait à lui pour se consacrer à la recherche. En 1840, il crut découvrir le secret de la fabrication du diamant à partir du charbon. Se fondant sur une théorie qu'il appelait "la duplication des cristaux", il réussit à faire cristalliser par refroidissement une solution saturée de carbone. L'Académie des Sciences à laquelle il soumit ses échantillons, déclara que son expérience était intéressante, mais peu concluante, les diamants qu'il avait obtenu étant ternes, cassants, facilement rayables avec l'ongle, et parfois même friables.» (Perec 1978, pp. 78-9)
11. Dans sa brillante étude "Saussure et l'économie" (Molino 1984), Jean Molino résume ainsi la profonde parenté entre l'économie de Walras et de Pareto et la linguistique de Saussure: «En premier lieu, économie et linguistique font toutes les deux intervenir la signification et la valeur ou, pour employer un terme qui nous semble préférable, le symbolique: un mot n'est pas un simple phénomène sonore, il renvoie à quelque chose, signifié ou référent, de la même façon un objet, un bien, un signe monétaire servent à quelque chose, valent quelque chose, sont échangeables contre autre chose. Il ne s'agit pas dans les deux cas du mé-

me rapport symbolique, mais il y a, en économie comme en linguistique, présence du symbolique: ni le mot ni le bien ou la monnaie n'existent d'une façon purement matérielle, ils renvoient à quelque chose d'autre qu'eux-mêmes - pour reprendre la définition scolastique du signe «aliquid stat pro aliquo.» (Molino 1984, 159-60)

12. «Je pensai qu'il n'y a point de pièce de monnaie qui ne soit un symbole de celles qui resplendent sans fin dans l'histoire et la fable. Je pensai à l'obole de Charon, à l'obole que demanda Bélisaire, aux trente deniers de Judas, aux drachmes de la courtisane Lais, à la pièce ancienne qu'offrit l'un des dormants d'Ephèse, aux claires pièces de monnaie du sorcier des Mille et Une Nuits, qui par la suite n'étaient que cercles de Papier, au denier inépuisable d'Isaac Laquedem, aux soixante mille pièces d'argent, une pour chaque vers d'une épopée, que Firdusi restitua à un roi parce qu'elles n'étaient pas en or, à l'once d'or que fit clouer Ahab sur le mât, au florin irréversible de Leopold Bloom, au louis dont l'effigie trahit, près de Varennes, Louis XVI en fuite. Comme dans un rêve, la pensée selon laquelle toute pièce de monnaie permet ces illustres rapprochements me sembla d'une vaste, inexplicable, importance.»
13. «La crevasse était pleine de petites pierres toutes semblables, circulaires, très lisses, de quelques centimètres de diamètre. Leur régularité leur conférait quelque chose d'artificiel, comme si elles eussent été des jetons. (...) Je les réunis en un seul tas puis j'essayai de les compter un par un. Cette simple opération s'avéra impossible.»
14. «J'essayai divers expédients. Je fis une incision en forme de croix sur l'un des disques. Je le mélangai aux autres et je le perdais au bout d'une ou deux manipulations, bien que le nombre des disques eût augmenté. Je fis une expérience analogue avec un disque auquel j'avais rogné un arc de cercle avec une lime. Lui aussi se perdit. Avec un poinçon j'ouvris un orifice au centre d'un disque et je répétais l'expérience. Je le perdais pour toujours. Le jour suivant le disque à la croix revint de son séjour dans le néant. (...) Je voulais trouver une loi dans leurs imprévisibles variations. Je consacrais mes nuits et mes jours à établir une statistique des changements (...). Cette recherche d'un ordre, d'un tracé secret des rotations s'avéra inutile. (...) Naturellement, les quatre opérations, addition, soustraction, multiplication et division, étaient impossibles. Les pierres se refusaient à l'arithmétique et au calcul des probabilités. Après une division quarante disques pouvaient en donner neuf, lesquels, divisés à leur tour, pouvaient en donner trois cents.»
15. «Je cherchai et je lui répondis: / -Je n'ai pas une seule pièce de monnaie. / -Tu en as beaucoup -fut la réponse. / Dans ma poche droite il y avait les pierres (...) / -Je veux que tu saches que mon aumône peut être épouvantable. (...) / Je laissai tomber toutes les pierres dans sa main concave. Elles tombèrent comme dans le fond de la mer, sans le moindre bruit. / Puis il me dit: / -Je ne sais pas encore quelle est ton aumône, mais la mienne est effroyable: tu gardes les jours et les nuits, la sagesse, les habitudes, le monde.»
16. «Le même est précisément la différence (avec un a) comme passage détourné et équivoque d'un différend à l'autre, d'un terme de l'opposition à l'autre. On pourrait ainsi reprendre tous les couples d'opposition sur lesquels est construite la philosophie et dont vit notre discours pour y voir non pas s'effacer l'opposition mais s'annoncer une nécessité telle que l'un des termes y apparaisse comme la différence de l'autre, comme l'autre différé dans l'économie du même (l'intelligible comme différant du sensible, comme sensible différé; le concept comme intuition différée-différente; la culture comme nature différée-différente; tous les autres de la physis - techné, nomos, thesis, société, liberté, histoire, esprit, etc. - comme physis différée ou comme physis différenciant. Physis en différencie.» (Derrida 1972, p. 18)
17. «À Guzerat, à la fin du XVIIIe siècle, un tigre fut Zahir; à Jahva, un aveugle de la mosquée du Surakarta, que lapidèrent les fidèles; en Perse, un astrolabe que Nadir Shah fit jeter au fond de la mer; dans les prisons du Mahdi, vers 1892, une petite boussole que Rudolf Carl von Slatin toucha, enveloppée dans un lambeau de turban; à la mosquée de Cordoue, selon Zotenberg, une veine dans le marbre de l'un des mille deux cents piliers; au ghetto de Tétouan le fond d'un puits.»
18. «Autrefois, je me représentais l'avers, puis le revers; maintenant, je les vois simultanément tous les deux. Mais ce n'est pas comme si le Zahir était en cristal, puisqu'une face ne se superpose pas à l'autre; c'est plutôt comme si la vision était sphérique et le Zahir campait au milieu.»
19. Celui qui peut regarder en même temps les deux faces d'une monnaie, partage avec Dieu la vision oxymorique des contraires. Les contraires ontologiques, logiques, éthiques, ou historiques, n'ont de contraire que leur position sur les faces opposées d'une même monnaie, mais vus sub specie æternitatis, ils coïncident. «*Acaso las historias que he referido son una sola*

historia. *El anverso y el reverso de esta moneda son, para Dios, iguales.*» [Peut-être les histoires que j'ai racontées sont une seule histoire. L'avvers et le revers de cette monnaie sont, pour Dieu, égaux] ("*Historia del guerrero y de la cautiva*" Borges 1989-97, I, p. 560)

20. Dans son étude sur le soufisme d'Ibn 'Arabi, Henry Corbin suggère également une vision de l'Essence divine qui semble autoriser un rapprochement avec la Substance de Spinoza. Pour le mystique andalou, une seule Essence se polarise en action et passion; son aspect apparent, le Zahir, est le monde, tandis que son aspect occulte, le Bâtin, est l'Être divin (Corbin 1958, 263).

21. «Je ne percevrai plus l'univers, je percevrai le Zahir. Selon la doctrine idéaliste, les verbes "vivre" et "rêver" sont rigoureusement synonymes; de milliers d'apparences je passerai à une seule; d'un rêve très complexe à un rêve très simple. D'autres rêveront que je suis fou et moi je rêverai au Zahir. Lorsque tous les hommes ici-bas penseront jour et nuit au Zahir, qui sera un songe et qui sera une réalité, la terre ou le Zahir?»

22. «Pour se perdre en Dieu, les soufis répètent leur propre nom ou les quatre-vingt-dix-neuf noms de Dieu jusqu'à ce que ceux-ci ne veuillent plus rien dire.»

23. «Peut-être -conclue-t-il- finirai-je par user le Zahir à force d'y penser et d'y repenser. Peut-être derrière la monnaie il y a Dieu.»

24. «Je souhaite ardemment parcourir ce chemin.»

Bibliographie.

ARISTOTE

1950 *Politics*, trad. angl. H. Rackham, Heinemann, Londres.

1990 *The Nicomachean Ethics*, Engl. trans. H. Rackham, Harvard University Press, Cambridge, Mass.

BORGES, Jorge Luis

1989-1997 *Obras Completas*, 4 voll., Emecé, Barcelone.

CARRIZO, Antonio

1982 *Borges el memorioso. Conversaciones de Jorge Luis Borges con Antonio Carrizo*, Fondo de Cultura Económica, México.

CORBIN, Henry

1958 *L'imagination créatrice dans le soufisme d'Ibn 'Arabi*, Flammarion, Paris.

1964 *Histoire de la philosophie islamique. I. Dès origines jusqu'à la mort d'Averroès (1198)* (avec la collaboration de S. Hossein Nasr et O. Yahya), Gallimard, Paris.

DERRIDA, Jacques

1972 *Marges de la philosophie*, Minuit, Paris.

FOUCAULT, Michel

1966 *Les mots et les choses*, Gallimard, Paris.

LACAN, Jacques

1966 *Écrits*, Seuil, Paris.

MALLARMÉ, Stéphane

1961 *Œuvres complètes*, éd. H. Mondor et G. Jean-Aubry, Gallimard, Paris.

MOLINO, Jean

1984 "Saussure et l'économie", *Revue européenne des sciences sociales*, XII, 66.

PEREC, Georges

1978 *La vie, mode d'emploi*, Hachette, Paris.

SAUSSURE, Ferdinand de

1973 *Cours de linguistique générale*, éd. T. de Mauro, Payot, Paris.

SCHMITT, Bernard

1998 "Monnaie", dans *Encyclopaedia Universalis*, 23 vols, EU, Paris.